

zaine de figures inconnues, des hommes à la taille haute, aux mains endurcies par le travail, à la face brûlée par le soleil. L'un d'eux était parrain de l'enfant baptisé. Il disait à haute voix le *Credo*, et faisait résolument le signe de la croix d'une manière aussi dévote que l'eût pu faire un curé.

— Pourquoi ces hommes à ce baptême ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. On baptise le fils de l'un d'eux.

D'autres fois, à un enterrement, on revoyait les mêmes hommes, silencieux, tristes, mornes. Quand on descendait le corps dans la fosse, chacun d'eux s'avavançait successivement, murmurait quelques paroles que la foule n'entendait pas.

— Pourquoi ces hommes à cet enterrement ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. On enterre un Compagnon.

On mettait le mort en terre. Un an après si vous passiez au cimetière, devant la place où reposait le défunt, une croix de bois noir s'élevait, des fleurs fraîches tressées en couronne pendaient suspendues aux bras de la croix.

— Qui a mis ces fleurs ? demandait-on.

— Les Compagnons ont passé par là. C'est la tombe d'un Compagnon.

D'autres fois encore c'était à une noce. Au milieu du bal et des danses arrivaient de hardis garçons, qui, sans dire d'où ils venaient, prenaient place, dansaient gaiement, riaient, buvaient, et ne se retiraient qu'au matin après avoir mis partout la gaieté par leur bonne humeur, et s'être fait bien venir de tout le monde sans que personne les connût.

— D'où viennent ces joyeux invités ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. Le mari est dans le Compagnonnage.

Le Compagnonnage était une association d'ouvriers unis entre eux pour se prêter secours et assistance, s'aider dans le danger, et par leur union, être forts contre les méchants et utiles aux bons.

Il y avait des Compagnons maçons, des Compagnons menuisiers, des Compagnons charpentiers.

Tous les ouvriers qui, comme l'on dit

aujourd'hui, travaillaient dans le *bâtiment* se divisaient entre les différents Compagnonnages.

Les Compagnons d'un métier pretaient, au besoin, assistance aux Compagnons d'un autre métier ; mais en général l'union était d'autant plus intime que l'on appartenait au même métier. Tous les Compagnons s'appelaient parents : les Compagnons d'un même métier s'appelaient cousins.

Les origines de cette association étaient très-mystérieuses : quelques-uns les trouvaient dans la Bible, et croyaient reconnaître dans quelques pratiques du compagnonnage des rites judaïques. D'autres affirmaient que l'idée de cette confrérie secrète venait des Arabes, et que les premières compagnies d'ouvriers unis s'étaient formées en Espagne. Comme toutes les associations secrètes, le Compagnonnage avait une histoire très-obscur, couverte par des traditions fabuleuses et légendaires.

La Compagnie des charpentiers de Paris était une des plus anciennes : elle remontait jusqu'au XII^e siècle.

Il est certain qu'elle existait au XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV. Vers 1689, cent ans avant l'époque où commence notre récit, le Compagnonnage des charpentiers de Paris s'était divisé en deux grandes factions.

Des querelles étant survenues entre des Compagnons charpentiers et d'autres ouvriers, le grand maître du Compagnonnage proposa de décider que tout Compagnon qui ferait usage d'une arme de fer dans une rixe, serait exclu de la Compagnie.

Cette proposition fut acceptée par un grand nombre de Compagnons charpentiers ; ils prirent le nom de Compagnons de la Croix-d'Argent. D'autres repoussèrent toute prescription contraire à leurs habitudes de violence, et, se séparant de la Compagnie, prirent ou reçurent le nom de Compagnons noirs.

Ces deux partis, d'abord séparés par une légère dissidence, le furent bientôt par une division profonde que le temps creusait toujours davantage.

Il y eut des assemblées distinctes, des pratiques différentes ; les Compagnons de la Croix-d'Argent gardèrent l'habitude qui a été conservée jusqu'à nos